

Partir et Revenir en Bosnie-Herzégovine

La question du chez-soi

Par Fanny Theurillat-Cloutier, étudiante en Maîtrise de sociologie à l'UQAM

Résumé :

Les retours recèlent un grand nombre d'obstacles, au point que les intervenants nationaux et internationaux qui ont fait du « retour-chez-eux » des réfugiés et des déplacés un de leurs objectifs principaux partagent le constat que les résultats ne sont pas à la hauteur de leurs attentes. Les études sociologiques ou géopolitiques se cantonnent toujours à un traitement similaire de cette problématique, à savoir dans la quantification du phénomène et l'évaluation des politiques et interventions nationales et internationales pour l'accélérer. Mais dans les perspectives interventionnistes, il n'est jamais vraiment question du vécu des déplacés qui pourrait pourtant amener un éclairage supplémentaire sur les difficultés que représente un retour chez soi après une guerre civile. Par son approche radicalement différente, la phénoménologie ne permettrait-elle pas d'ajouter une dimension nouvelle aux perspectives couramment empruntées ?

Si pendant la guerre le nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine trouvait sa signification dans la violence des combats et des charniers disséminés un peu partout, après la fin des hostilités ouvertes, le phénomène s'est posé de façon renouvelée en termes de populations déracinées. Deux millions et demi de personnes sur les 4.9 millions d'habitants de la Bosnie-Herzégovine ont quitté leur habitation pendant la guerre pour une région plus sécuritaire ou pour l'étranger.

Parce que les pays d'accueil ne sont que provisoirement accueillants ou parce que vivre dans un camp de réfugié n'est pas une option à long terme, un jour ou un autre vient le moment de retrouver les décombres du chez-soi, mais la situation ne se présente pas aussi simplement que lors du départ. Le départ, c'est la survie ; qu'en est-il du retour ? Les retours recèlent un grand nombre d'obstacles, au point que les intervenants nationaux et internationaux qui ont fait du « retour-chez-eux » des réfugiés et des déplacés un de leurs objectifs principaux partagent le constat que les résultats ne sont pas à la hauteur de leurs attentes, 13 ans après la fin du conflit. Force est de constater que leurs interventions ne suffisent pas : les retours ont atteint un plafond (Robin-Hunter, 2005 : 40). Pourquoi tous les retours n'ont-ils pas eu lieu et n'auront-ils vraisemblablement plus lieu ? Les études sociologiques ou géopolitiques se cantonnent toujours à un traitement similaire de cette problématique, à savoir dans la quantification du phénomène et l'évaluation des politiques et interventions nationales et internationales pour l'accélérer. Toutes partent de la perspective qu'il est normal et préférable que tout le monde rentre chez soi. Les explications habituelles au niveau des relations internationales sont la mauvaise volonté de certains acteurs internationaux ou les erreurs des accords de Dayton. Au niveau de la Bosnie-Herzégovine elle-même, on relève plutôt la manipulation idéologique à des fins nationalistes, les politiques locales favorisant l'installation des déplacés de façon définitive là où ils font partie de l'ethnie majoritaire et l'intimidation physique et psychologique face aux « retours minoritaires » (autrement dit les retours de groupes

minoritaires dans une zone contrôlée par un autre groupe), auxquelles s'ajoutent les difficultés économiques¹.

Mais dans les perspectives interventionnistes, il n'est jamais vraiment question du vécu des déplacés qui pourrait pourtant amener un éclairage supplémentaire sur les difficultés que représente un retour chez soi après une guerre civile. Par son approche radicalement différente, la phénoménologie permettrait-elle d'ajouter une dimension aux perspectives évoquées ci-dessus ? Mon travail part de l'hypothèse que s'attarder sur les conditions de possibilité au sens phénoménologique d'un « retour chez soi² » dans une situation d'après-guerre permet de mieux comprendre le cas de la Bosnie-Herzégovine. Les retours après une longue absence provoquent toujours un choc, alors qu'en est-il quand on rentre dans un pays nouvellement divisé, dans une ville ou un village qui a changé de nom, d'habitants, sous un nouveau régime politique ? Schütz a déjà thématiqué le retour au pays et si tous ses exemples sont tirés de l'expérience des soldats qui reviennent aux États-Unis à la fin de la seconde Guerre mondiale, sa typologie vise une application plus large du fait même qu'il s'agisse d'une perspective phénoménologique. Le recours à ses outils analytiques, à ses concepts, transforme la façon d'aborder la question du retour chez soi. Mon travail poursuit donc deux objectifs en parallèle, l'un épistémologique, l'autre thématique : d'une part, il s'agit d'une lecture phénoménologique d'un cas contemporain ; d'autre part, il s'agit d'ajouter une dimension de l'expérience du retour des réfugiés et déplacés de Bosnie-Herzégovine à la description habituelle qui en est faite. Afin de rappeler les concepts de Schütz, je reviendrai donc pour commencer sur *L'homme qui revient au pays*. Une attention particulière sera donnée à sa définition de « chez-soi », qui possède une richesse herméneutique d'une grande portée. Après une rapide mise en situation historique du conflit, je me lancerai ensuite dans une interprétation des retours

¹ Quelques soient les raisons invoquées, le sous-entendu normatif reste le même : il faut à tout prix reconstruire la mixité ethnique d'avant guerre afin d'empêcher toute nouvelle flambée nationaliste. Ce discours tranche avec celui qui, sur place, prône plutôt la « sécurité par la séparation ».

² Je préfère parler de « retour chez soi » que de « retour au pays » dans la mesure où je compte prendre en compte autant l'expérience des réfugiés à l'étranger que celle des déplacés à l'intérieur même de la Bosnie-Herzégovine.

en Bosnie-Herzégovine librement inspirée de celle du sociologue. Le choc typique qu'entraîne le fait de revenir dans un lieu dont on a une connaissance intime et de s'y sentir pourtant étranger, tel que Schütz le décrit, est d'autant plus fort en Bosnie que n'ayant plus de rapport immédiat avec le chez-soi, les déplacés conservent le souvenir de leur style de vie d'avant qui n'a plus grand-chose à voir avec le modèle culturel tel qu'il a évolué. Un autre facteur qui peut influencer la réussite d'une réinstallation est la continuité ou non de groupes primaires avec lesquels réinstaurer des liens. Or ils ont été détruits ou ethnicisés. Cependant, à la différence du soldat de Schütz, les Bosniens savent et anticipent cette rupture dans le style de vie qu'ils connaissaient et la disparition de leurs relations sociales. Cette réorganisation de l'interprétation de la situation par les acteurs s'ajoute à la liste des obstacles matériels et idéologiques au retour, comme une dimension supplémentaire de l'expérience du retour chez-soi.

Partir et revenir : La question du chez-soi

Lorsqu'on s'intéresse au retour des réfugiés à la fin de la guerre, il s'avère primordial de définir où ils rentrent. C'est toute la question du chez-soi et de ce qui le compose. Quand peut-on dire qu'on est « de retour » ? Dans les études sur la question des déplacés, l'attache à une conception matérielle du chez soi reste prépondérante. C'est d'abord et avant tout un lieu géographique, un toit sous lequel s'abriter ou une propriété privée. Pour le HCR (2004 et 2005) et ses critiques Dahlman et O Tuathail (2005-2006), le chez-soi équivaut à quatre murs couronnés par un toit. Pour Robin-Hunter, il s'agit du foyer d'origine, notion déjà un peu plus large puisque référant à une attache biographique (2006 : 42). Mais le chez-soi n'est pas encore conceptualisé à proprement parler. Les interventions ou leurs évaluations sont dès lors tournées avant tout vers la reconstruction et la récupération des maisons squattées. Or il existe d'autres obstacles en amont et en aval des questions de logement, ceux en aval pouvant être un frein en amont s'ils sont anticipés. Comment sera-t-on accueilli une fois de retour ? Quelles sont les perspectives de vie professionnelle à long terme ? Devant le faible nombre de retours et en particulier de retours minoritaires durant les premières années qui ont suivi la fin de la guerre, le HCR a dû améliorer ses politiques d'interventions, clairement insuffisantes aux vues de ses propres objectifs. Les obstacles sont de plusieurs ordres. Les plus connus restent les

problèmes sécuritaires qui expliquent l'emphase qui a été mise sur les retours minoritaires. Des menaces aux actes de vandalisme ou de violence, tout a été recensé. S'ajoutent les obstacles discrétionnaires des pouvoirs locaux, qui entravent la récupération de maisons, la reconstruction de mosquée, etc, avec la collusion des habitants majoritaires. Devant la précarité économique du pays au grand complet, les emplois sont réservés encore une fois à ceux qui sont du côté des dirigeants politiques, la discrimination est la règle (Jansen, 2007 : 19).

Dire que la conception purement géographique ou spatiale du chez-soi est limitée ne revient pas pour autant à éliminer cette dimension fondamentale de l'expérience, mais plutôt à l'enrichir. Bien évidemment, le monde géographique ne peut tout simplement pas être ignoré (Seamon dans Buttimer et Seamon, 1980 : 148). L'espace est un des éléments fondamentaux de notre rapport au monde, qui structure nos pensées de façon inévitable. Cependant, rien n'oblige à considérer la spatialité uniquement dans un quadrillage de mercator. « They are many dimensions to meanings ascribed to place : symbolic, emotional, cultural, political, and biological. People have not only intellectual, imaginary, and symbolic conceptions of place, but also personal and social associations with place-based networks of interaction and affiliation. [...] In fact, they are often not brought to consciousness until they are threatened : normally, they are part of the fabric of everyday life and its taken-for-granted routines. » (Buttimer et Seamon, 1980 : 167) La dimension spatiale est d'autant moins négligeable que la situation de nettoyage ethnique dont il est ici question renvoie directement à la réorganisation territoriale du peuplement, qui correspond à un bouleversement radical des habitudes de la vie quotidienne (Rosière, 2006 : 3).

Sans vouloir démolir l'intuition du sens commun qui situe le chez-soi d'abord et avant tout dans l'espace, Jansen y ajoute une dimension temporelle (2006 : 184). Il rejoint en cela Schütz (bien qu'il ne s'y réfère pas directement, il s'inspire entre autre de successeurs du phénoménologue tels que John Berger), lui-même influencé par Bergson. Eastmond, quant à elle, parle du chez-soi non seulement comme environnement physique et base de l'existence matérielle mais aussi comme le site de relations sociales et de significations culturelles duquel découle un sentiment d'appartenance (2006 : 144). Cette ouverture permet de penser le chez-soi comme étant multiple et mouvant. L'ajout d'une

dimension temporelle est en fait indissociable de cette dimension significative du chez-soi. Puisqu'elle est construite socialement, elle est sujette à des changements dans le temps.

Ainsi, le chez-soi est un ensemble de relations et de réseaux sociaux rattachés à un lieu et qui connaissent des transformations dans le temps. Le chez-soi est associé à la « vie normale », qui sous-entend une certaine prévisibilité des actions d'autrui et du déroulement de la quotidienneté. Il fait référence à la familiarité, la proximité, l'habitude. Cette définition enfin plus complète, c'est en fait celle de Schütz dans « L'homme qui revient au pays ». A partir d'elle, il dégage ce qui se passe pour celui ou celle qui a quitté sa maison, puis comment se renouent les relations au moment du retour.

En tant que point zéro du système de repère, le chez-soi s'accompagne d'un schéma d'expression et d'interprétation du monde, d'une manière de vivre (Schütz, 2003 : 45). La vie s'y déroule en grande partie au sein de groupes primaires, qu'il définit de façon wéberienne comme le caractère récurrent des relations sociales, des séries de face-à-face interrompus et repris, et dont la reprise potentielle est une évidence pour les membres du groupe (*Ibid.* : 49-53). Le face-à-face se caractérise quant à lui par une communauté spatiale et temporelle, un horizon et des intérêts communs. Les face-à-face peuvent être plus ou moins intimes, plus ou moins anonyme. Pour en revenir au chez-soi, c'est clairement l'objet du plus fort degré de familiarité et d'intimité des relations sociales.

Quitter sa maison implique de se retrouver dans une nouvelle dimension sociale, un nouveau système de coordonnées. Les face-à-face ne peuvent plus avoir lieu, leur expérience est remplacée par le souvenir. Les personnes, les relations, les groupes connus auparavant sont peu à peu typifiés, par perte de leur unité spatio-temporelle. La compréhension d'autre typique d'une époque antérieure au départ reste figée au moment où les mêmes systèmes de pertinences et un degré fort d'intimité étaient partagés. Mais peu à peu, de chaque côté, des expériences inaccessibles à l'autre transforment le système de pertinence, dans un décalage toujours plus grand et un changement du degré d'intimité. Le mal du pays se définira d'ailleurs comme l'envie de rétablir l'ancienne intimité aux choses et aux personnes (*Ibid.* : 58).

Pour ceux qui restent, le système de pertinence a beau connaître des transformations, elles se font de façon imperceptible parce que continue. Ils n'ont pas de connaissance autre que typique ou pseudo-typique du système de pertinence dans lequel sont plongés ceux qui sont partis.

Le décalage forcément créé entre l'expérience vécue et la typification qui peut en être faite extérieurement s'avère un obstacle au rétablissement des groupes primaires au moment du retour. Il marque l'irréversibilité de la temporalité interne : les expériences antérieures prennent une nouvelle signification à la lumière du changement du système de pertinence.

Parenthèse historique

L'éclatement de la Yougoslavie, qui avait commencé de façon relativement calme avec la séparation de la Slovénie parce que cette dernière faisait déjà « bande à part » et économiquement et culturellement, a pris un tournant beaucoup plus violent lorsque la Croatie voulut à son tour se déclarer indépendante, la Serbie refusant de laisser partir une République aussi importante de la Fédération. Dans le cas de la Bosnie-Herzégovine, qui n'a pas tardé à survenir, ce sont à la fois les nationalistes du côté croate et du côté serbe qui se sont opposés à la souveraineté d'une province qu'ils considéraient comme la leur. Ils cherchèrent donc à se la partager. La volonté de fonder une « grande Serbie » puis une « grande Croatie » s'appuyait sur un nettoyage très drastique des villes et villages près des frontières et sur certains axes importants de circulation. L'homogénéisation en résultant aurait justifié le rattachement géographique aux pays avoisinants. En plus de cette homogénéisation qui était leur objectif principal, les déplacements de population ont eu pour corollaire ce qui a été qualifié de mémoricide (Robin-Hunter, 2006 : 37), à savoir la destruction des lieux de culte et de culture et l'effacement de tout recours à l'alphabet latin dans les zones contrôlées par les serbes. Finalement, les villes en général et Sarajevo en particulier ont attiré des populations rurales en quête de sécurité, ce qui a provoqué une vague d'urbanisation extrêmement rapide et en grande partie irréversible.

En voulant clore les affrontements le plus rapidement possible, l'accord de Dayton a entériné cette homogénéisation de la population provoquée par ces déplacements (O Tuathail et Dalhman, 2005) en créant deux entités politiques, la Republika Srpska, à très

forte majorité serbe, et la Fédération de Bosnie-Herzégovine, à la population croate et bosniaque. Les accords de Dayton oscillent entre la volonté d'un retour au statut ex-ante et la cristallisation de la séparation ethnique. En effet, bien que d'un côté l'annexe 7 porte sur l'aide au retour des réfugiés, l'article 4, de loin le plus controversé, crée l'entité de la République Serbe et la ligne de frontière (Inter-Entity Boundary Line) entre celle-ci et la Fédération croato-bosniaque. Ce dernier article est décrié parce qu'il répond partiellement à la prétention des serbes de Bosnie d'être les seuls habitants légitimes du Nord du pays, prétention qui pendant la guerre a poussé au nettoyage ethnique et qui laisse pour la suite la porte ouverte ou en tout cas entr'ouverte à un rattachement de la Republika Srpska à la Serbie. Ainsi, le nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine n'a pas pris fin avec la signature des accords de Dayton en 1995 mais continue sous une forme larvée (Robin-Hunter, 2005).

De part et d'autre de la frontière interne, les retours ne sont pas toujours les bienvenus, soit parce qu'on veut que les gens restent sur place pour des raisons politiques, afin d'augmenter le bassin majoritaire dans une région, soit parce que d'autres occupent les lieux ou découragent administrativement les retours. Pendant que la moitié des personnes déplacée a fui le conflit à l'étranger, l'autre moitié est restée en Bosnie-Herzégovine, mais a convergé vers Sarajevo, et ce malgré le siège de la ville (1992-1994), ou des zones considérées plus sécuritaires. Les déplacements internes ont pris alors la forme de chassés-croisés (Robin-Hunter, 2005 : 38). En effet, si les habitants d'un village fuyaient, d'autres personnes reprenaient leurs logements, en fonction de la partie armée contrôlant le territoire en question.

Partir et Revenir en Bosnie-Herzégovine

Il est donc clair que les bosniens³ qui ont quitté leur chez-soi ne l'ont pas fait volontairement. C'est le plus souvent dans la précipitation, pour fuir les massacres et les bombardements que les départs ont eu lieu durant la guerre. Des familles, des quartiers entiers partaient dans la même direction, puis s'étiolaient au fil des abandons des plus vieux qui n'arrivaient plus à suivre et des croisées de chemins où l'on se séparait en

³ Bosnien réfère à l'ensemble des citoyens de Bosnie-Herzégovine, quelque soit leur identification ethnique, à distinguer de Bosniaque, qui réfère aux musulmans seulement.

espérant semer les agresseurs. Plus de la moitié de la population a connu ce grand chambardement. Il paraît alors difficile de comparer le rapport au lieu d'origine, qui ne pourra être que toujours regretté, avec celui de personnes qui sont parties volontairement de chez elle et avec une certaine assurance de pouvoir revenir. A Sarajevo, 87.5 % des déplacés interrogés déclarent vouloir rentrer chez eux, principalement par nostalgie et pour récupérer leurs biens et leur terre (Chaveneau-Lebrun, 2001 : 120). On peut postuler que l'intention est partagée par les Bosniens hors de Sarajevo. Mais il l'a déjà été évoqué, bien des obstacles s'opposent pourtant à la concrétisation de ce souhait.

Schütz pose comme typique de « L'homme qui rentre au pays » que ce dernier « s'attend [...] à retrouver un environnement dont il a toujours eu, et a encore – du moins le croit-il – une connaissance intime et qu'il lui suffit donc de tenir pour sûr afin d'y retrouver ses repères. » (Schütz, p. 42-43) En cela, la situation des déplacés est un peu différente et plus proche dans un sens de celle de l'étranger, qui « doit anticiper ce qui l'attend avec peu ou pas d'éléments de départ » (p. 43). En effet, les déplacés savent qu'ils doivent s'attendre à retrouver leur chez-soi détruit, mais ils ne savent pas exactement dans quelle mesure. « most could not fail to notice the dramatic transformations their pre-war place of residence had undergone over the past decade (Jansen, 2007 : 15). » Plus proche de la position de l'étranger, celle du déplacé en reste pourtant distincte, car il n'y a pas en tant que tel de passage à un modèle culturel entièrement nouveau qui confronterait le modèle culturel de départ. Cependant, la situation d'un pays en guerre civile n'est pas soumise aux changements « normaux » de modèle culturel dont le rythme est plutôt lent. C'est justement parce qu'il y a une modification toute en douceur, imperceptible à court terme, des modèles culturels, que la distance vis-à-vis de ces derniers se fait sentir dans le temps mais pas lorsqu'on y est plongé, soumis aux mêmes transformations que tout son entourage. Si la question de la temporalité joue beaucoup dans le décalage progressif entre ceux qui sont partis et le monde qu'ils ont laissé derrière eux, le fait que la société en guerre soit en mouvement très rapide peut influencer sur ce *clash*. Le modèle culturel déjà en train de s'effondrer finit complètement démolit à la fin de la guerre. Nous verrons plus loin que c'est le cas en ce qui concerne la nationalité, mais les transformations sont nombreuses. C'est pourquoi « rather than a reinstatement of a previous situation, return was experienced by many Bosnians as one dimension of a process of societal

transformation. » (Jansen, 2007 : 17) Dans une certaine mesure, le décalage des perspectives entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés est diminué par le partage de l'expérience de la guerre, qui a redessiné les intérêts de tous de façon similaire. Si le soldat américain revenant chez lui a vécu des choses incommensurables avec la situation aux États-Unis pendant son absence, en Bosnie-Herzégovine, ceux qui ont fui et ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu sont passés en partie par les mêmes pertes et les mêmes peurs et subissent les mêmes contrecoups, séquelles physique et psychologiques, perte d'emploi, recherche de proches disparus, etc. En même temps, si le décalage entre individus peut être moindre que dans le cas étudié par Schütz, les bouleversements dans la manière de vivre sont plus drastiques. D'une part, les lieux ont été bouleversés ; d'autre part, placés dans des situations complètes nouvelles, les Bosniens ont changés.

Un retour en situation minoritaire dans un lieu où auparavant la personne faisait partie du groupe majoritaire peut représenter une situation de quasi-étrangeté, lorsqu'un « mémoricide » a eu lieu (Robin-Hunter, 2005 : 37). S'ajoute alors à toutes les difficultés que rencontre toute personne revenant chez elle (perte des biens, du travail, des fonctions sociales) l'effacement d'une partie de ce qui compose une identité ethnique, un alphabet, les lieux de cultes, des écoles enseignant une histoire qui ne soit pas uniquement celle de la majorité. « Afin d'effacer toute trace des cultures non-serbes, le cyrillique devint le seul alphabet autorisé dans les institutions publiques. Certaines villes furent renommées par les autorités locales, comme Foca qui devint Srbinje (ce qui veut dire « La Serbe », ou « qui appartient aux Serbes ») » (*Loc. cit.*). La confrontation entre le souvenir de la ville telle qu'elle était et ce qu'elle est devenue avec le temps provoque un choc facilement imaginable.

De plus, la rupture temporelle a pour conséquence que nombreux sont ceux qui ne reviendront pas dans leur région d'origine ou ne reviendront pas directement dans leur localité de départ. Cela s'explique entre autre parce que la période de déplacement a été l'occasion d'une urbanisation de leur mode de vie, autant en Bosnie-Herzégovine qu'à l'étranger. La Bosnie d'avant guerre était très fortement rurale ; l'insécurité a provoqué la fuite vers les villes. Le mode de vie traditionnel attaché aux villages est remplacé par un autre et les intérêts des jeunes qui grandissent en ville rompent avec la perspective de leurs parents. Bien entendu, le peu de perspectives d'emploi et les problèmes de sécurité

pèsent dans la balance du retour, mais en plus, le regard des jeunes est transformé vis-à-vis de leur ancienne condition rurale. C'est pourquoi ce sont surtout des personnes âgées qui reviennent s'installer à long terme chez elles.

Le fait de se sentir étranger chez soi prend donc plusieurs formes. Tout d'abord, le mode de vie à l'étranger ou dans les lieux de refuges transforme les schémas d'interprétation du monde des déplacés, leur ouvre de nouveaux horizons, transformant leur regard sur leur chez-soi. Plus radicalement, l'étrangeté ressentie dans les cas de retour minoritaire provient d'une disparition pure et simple de tout ce qui permettait un style de vie. Ces transformations du modèle culturel et du système de pertinence peuvent être transposées au niveau des relations sociales.

Nous avons vu l'importance des groupes primaires dans la construction du chez-soi. La particularité des retours qui s'effectuent après une guerre civile, en comparaison avec les retours dans des situations plus normales, est corollaire des départs massifs qui ont vidé villes et villages de leurs habitants. La difficulté qui se pose par exemple au soldat qui revient au pays lorsqu'il doit reprendre pied dans les groupes primaires auxquels il appartient et relancer des situations de face-à-face interrompues, avec tous les décalages qui peuvent avoir été créés par la distance et le temps, reste incommensurable vis-à-vis d'un retour dans des lieux qui ont été abandonnés. Le soldat revient dans un quartier, une ville ou un village dont le reste de la population est resté relativement composé des mêmes personnes durant son absence. Dans bien des cas en Bosnie, recréer les face-à-face d'alors est tout simplement impossible, puisqu'il ne reste que les enveloppes vides et en ruine des bâtiments qui abritaient ces contacts. C'est pourquoi les anciens habitants d'un même village se regroupent pour organiser le retour afin qu'il se fasse en communauté. L'installation se fait la plupart du temps en plusieurs étapes, une première maison étant rénovée suffisamment pour abriter les gens pendant qu'ils reconstruisent les autres. Dans ce cas, c'est la poursuite des relations dans les groupes primaires même lorsqu'ils sont déplacés qui permet d'envisager de retourner au lieu d'origine. Le projet de retourner chez soi peut alors être collectif ou familial, mais rarement individuel (Jansen, 2007 : 19), puisque pour recréer son chez soi, il ne suffit pas de réintégrer son logement, mais aussi de retrouver ses réseaux sociaux, voisins, amis, famille éloignée ou proches parents qui rendaient ce lieu un chez soi, un lieu de socialisation. Mais cette

stratégie n'est pas toujours possible, quand les morts sont venues empêcher à tout jamais de recréer les réseaux sociaux d'avant-guerre. Ainsi, dans le cas d'un retour au point zéro géographique, les repères culturels et les appartenances aux groupes primaires peuvent être complètement bouleversés ou détruits.

Les relations sociales n'ont pas toutes disparues, mais lorsqu'elles subsistent, c'est sous une forme homogénéisée. De fait, une autre fracture dans les face-à-face a trait aux relations interethniques. Les bouleversements démographiques dus aux déplacements internes impliquent une perte d'intimité vis-à-vis des autres groupes ethniques. L'homogénéisation des régions a pour conséquence une distance face à ceux qui auparavant pouvaient être des voisins, des amis, des collègues de travail. Nous avons vu que Schütz avance dans « L'homme qui revient au pays » qu'il y a avec toute distance physique suffisamment longue un processus de typification, y compris de relations avec des personnes auparavant intimes (autrement dit à l'autre bout du continuum). L'intimité se caractérise par des relations de proximité dans le temps et l'espace. Le fait de vivre les événements dans le même « présent vivant », et ce de façon répétée engendre la capacité à prévoir avec une assurance certaine la façon de réagir de l'autrui intime. Les rapports typifiés possèdent une prévisibilité d'un autre genre, qui n'est pas basée sur le partage du présent vivant mais sur la répétition de relations anonymes formatées par des règles culturelles ou des institutions. Si l'on peut douter de la pertinence de l'exemple proposé par Schütz, le soldat recevant des lettres de ses proches dont il se trouve de plus en plus loin à mesure que leurs intérêts respectifs s'éloignent, la situation qui nous intéresse ici fournit une piste pour saisir le passage de l'intimité à la typification. A l'encontre de ce que prétend Schütz, les relations d'individu à individu, une fois qu'elles ont été intimes, ne peuvent tomber dans une typification du simple fait de la distance géographique pendant une longue période. Il y a bien un décalage progressif entre le *souvenir* d'une façon d'agir de la personne avant son départ et ce que cette personne est devenue. Cependant, un souvenir n'est pas un type, il conserve toute la précision que créent des relations de longue date et de grande proximité. Par contre, les rapports interethniques, pris dans leur rapport à la mémoire collective plutôt que dans une perspective individuelle, peuvent revêtir un caractère typique après avoir été intimes –ou en tout cas plus intimes. C'est par une forme de recouvrement progressif, les cas d'intimité ne pouvant disparaître

de la mémoire individuelle, qu'une typification ethnique peut prendre le dessus. Puis c'est la mémoire collective qui, dès la deuxième génération, peut effacer ces souvenirs. Sans prétendre à une complète mixité, dans la Bosnie-Herzégovine d'avant 1992, bien des villages entièrement habités par des groupes ethniques différents se trouvaient à quelques centaines de mètres les uns des autres, de même que les quartiers, séparés par une barrière invisible, formaient malgré tout une ville que chacun pouvait traverser d'un bout à l'autre sans inquiétude et dont tout un chacun bénéficiait des mêmes services publics, allait au même marché, etc. C'était d'autant plus le cas à Sarajevo, où les mariages mixtes (i.e. interethniques) étaient proportionnellement les plus nombreux de toute la Yougoslavie (Chaveneau-Lebrun, 2001 : 111). Les institutions de la Fédération (bien qu'ayant favorisé certains groupes au détriment des autres ce qui n'a pas été sans provoquer de grincements de dents et de couteaux dans le dos...) jouaient aussi un rôle rassembleur, puisqu'elles forçaient au contact. Ainsi, la probabilité de connaître de près ou d'avoir dans sa famille quelqu'un n'appartenant pas à son groupe ethnique était relativement élevée. La guerre a provoqué une fracture dont la fissure remonte à quelques années au moins. Des villages et des villes entières ont été nettoyés de leur population, puis repeuplés dans une perspective de colonisation typique du nettoyage ethnique (Rosière, 2006 : 4-5), jusqu'à redessiner la carte démographique de la Bosnie (voir les cartes dans Robin-Hunter : 36 et 39). On ne se côtoie plus. Dès lors, il peut bien rester des souvenirs de bon voisinage, de collégialité, mais les années de guerre, les souffrances et la propagande nationaliste d'un camp comme de l'autre ont noyé ces souvenirs dans un type, « les Serbes », « les Croates » ou « les Bosniaques ». Ce type n'est pas forcément un stéréotype ; ce sont les histoires rapportées d'assassinats, de massacres, de violence en tout genre, qui ont bel et bien été perpétrés, qui forment une grande part de la typification. Pendant les cinq premières années suivant la signature des Accords de Dayton, les retours minoritaires étaient quasi-inexistants, rendant les contacts interethniques tout aussi rares. A partir de 2000, le HCR ayant modifié ses interventions pour favoriser ce genre de retours, les contacts pourraient être rétablis. Mais d'une part les écoles sont ségréguées, soit qu'il y ait deux bâtiments ou deux cursus sous le même toit, soit que les enfants du groupe minoritaire se déplacent en bus jusque de l'autre côté de la frontière (Bozic, 2006). D'autre part, la discrimination règne pour les membres du

groupe minoritaire qui ne se voient pas offrir d'emplois, dans un contexte de chômage très élevé où les contacts font l'embauche. Sarajevo est encore une fois l'exception, ses habitants bosniaques préférant retrouver leurs anciens voisins serbes cultivés plutôt que de se voir envahis par des « bouseux » (i.e. des campagnards), aussi musulmans soient-ils. Mais dans l'ensemble, sans que ce ne soit pour autant définitif, il n'y a pour l'instant plus de place à des relations d'intimité et assez peu de partage de la quotidienneté entre groupes ethniques (à part pour les quelques cas, comme à Bistrica, où les Serbes de retour ont des relations de voisinage correctes avec leurs voisins Bosniaques ; Jansen, 2007 : 18).

Cette séparation entre groupes ethniques est renforcée par le fait que la conception de la nationalité a été bouleversée. Nationalité et citoyenneté étaient séparées avant la guerre ; à présent elles laissent place à des ethno-nationalismes qui redessinent les frontières du chez-soi pour le rendre ethniquement homogène. Sous le régime communiste de la Yougoslavie titiste, nationalité et citoyenneté ne concordaient pas nécessairement, la première référant au groupe ethnique auquel on déclarait appartenir, la seconde à la République d'origine. Ainsi, on pouvait être Serbe de Bosnie, Croate ou Rom de Serbie, etc. Les minorités bénéficiaient d'une reconnaissance et d'une aide sans précédent pour enrayer un racisme ambiant. Ainsi, les Musulmans, vivant en majeure partie en Bosnie-Herzégovine, se virent accordé un statut de nationalité. Une partie de la population se réclamait de la nationalité yougoslave, soit par attachement à l'idée de la Fédération, soit parce qu'issue de mariages mixtes. De plus, même si dans l'ensemble religion et identification ethnique concordaient, certains groupes ethniques n'étaient pas homogènes quant à la religion. Par exemple, les Monténégrins sont musulmans ou orthodoxes. Malgré cette distinction formelle entre nationalité et citoyenneté, dans les faits, la plupart des provinces possédait son groupe ethnique clairement majoritaire auquel s'adjoignait des enclaves d'autres groupes ethniques. Dans le cas de la Bosnie-Herzégovine, il s'agissait de plus que de simple enclaves de groupes minoritaires. Évidemment, on est en droit de se demander dans quelle mesure l'idéal socialiste de dépasser les appartenances nationales par un projet politique rassembleur n'était pas en grande partie artificiel, forcé. Cependant, l'appartenance combinait l'inclusion dans la Fédération yougoslave, l'origine provinciale et en troisième lieu l'appartenance ethnique et religieuse. Jusqu'à ce que les

nationalismes connaissance leur recrudescence avec la crise économique des années 80 et la mort de Tito, ces ordres n'étaient pas contradictoires. C'est comme si la guerre avait modifié le rapport de ces niveaux de construction du chez-soi, les rendant exclusifs les uns des autres. Parce qu'on est d'abord et avant tout de telle nationalité, on se doit à présent d'appartenir à tel État-nation. Cette redéfinition de l'appartenance ethnique s'est faite en grande partie en même temps que la reconfiguration démographique de la Bosnie avec pour résultat combiné de poser chaque groupe ethnique dans une relation aux autres qui frise l'étrangeté.

Du fait que le chez-soi est un amalgame d'éléments dont l'importance peut varier selon les moments, le lieu d'attache peut laisser place à la culture d'origine comme constituant prévalent, au point que bien des Croates de Bosnie se sentent plus chez soi en Croatie qu'en Bosnie, dans la mesure où le sentiment d'appartenance mène à une fracture de plus en plus grande entre groupes ethniques au sein de la Bosnie-Herzégovine. Je partage cette perspective avec Jansen, qui explique : « I have deployed this approach to analyze why a Bosnian Serbian man preferred to remain in the Serbian-controlled town where he had found shelter. Instead of returning to his pre-war place of residence, now in Bosniac-controlled territory, this displaced person wished to live with « his own people » in what to me was an « ethnically cleansed area », but to him « liberated national territory » (Jansen, 2007 : 17)». Cela explique qu'une partie non négligeable des réfugiés aient choisi de ne pas rentrer chez eux, se sentant plus acceptés au milieu de personnes du même groupe ethnique, même si elles ne viennent pas du même lieu. Dans cette perspective, les réfugiés à l'étranger peuvent aussi rentrer en BiH, sans pour autant revenir dans leur foyer d'origine, préférant vivre parmi « les leurs » que dans celui-ci s'il est à présent habité par un autre groupe ethnique.

Avec toute séparation, tout départ, le degré d'intimité des relations de face-à-face tend à s'amenuiser et un certain réajustement est nécessaire au retour pour retrouver la familiarité perdue. En Bosnie cependant, soit les groupes ou les individus ont disparus, soit une ségrégation de fait s'est installée, qui empêchent de revenir à la vie au sein des groupes primaires d'avant-guerre. Devant cette impossibilité d'à la fois rentrer chez soi et renouer avec leurs réseaux sociaux, bien des déplacés semblent avoir décidé de privilégier les relations sociales sur le lieu géographique.

Un retour à la normalité pourra aussi prévaloir sur un retour au lieu d'origine qui était auparavant l'espace privilégié de cette normalité mais qui ne l'est plus. Quand le temps passe avant le retour, on se réinstalle ailleurs, on se crée un nouveau chez-soi plus pragmatique (Eastmond, 2006 : 153). « For many of these transnationals, neither place of origin nor asylum on its own merits seems to qualify fully as « home », as they used to know it. However, if home is where « normal life » can be lived, providing economic security, a social context, and a sense of belonging, transnational homes may combine the resources at each end. » Dans le mouvement de création d'un nouveau chez-soi, peut-être plus pragmatique mais plus sûr par le fait même, l'image du chez-soi a plus tendance à se cristalliser dans un mythe qu'à disparaître (Jansen, 2007 : 184).

Toutes ces considérations peuvent être vécues au moment du retour, provoquant un choc typique que Schütz décrit comme un état où les attentes basées sur les souvenirs ne se réalisent finalement pas, dans une réalité qui a changé. Mais le choc que le soldat de la deuxième Guerre mondiale peut difficilement anticiper, puisqu'il s'imagine retrouver son chez-lui dans un état semblable à celui dans lequel il l'avait quitté, toute personne déplacée durant le conflit en Bosnie peut se le représenter sans même de le vivre. Tous les obstacles au retour évoqués jusqu'ici ne sont pas inconnus de ceux qui envisagent de rentrer chez eux. Au contraire, la couverture médiatique toujours plus complète des événements entourant la guerre et ses suites permettait leur prise en compte dans la balance entre refaire sa vie ailleurs ou rentrer. Les informations sur l'état de leur région, le nombre de morts, tout a été diffusé par les médias et par le bouche-à-oreille. Les déplacés savent que leur chez-eux n'existe plus. Certains ont vu de leurs propres yeux la destruction de leur village, avant de fuir. Dans la balance penchera alors contre le retour l'envie de garder le souvenir intact d'un chez-soi « mythique », qui partage avec le phénomène du mal du pays l'envie de rétablir l'ancienne intimité aux choses et aux personnes, envie à laquelle s'adjoint le savoir de l'impossibilité qu'elle représente.

Conclusion

Le cas des femmes et des hommes qui rentrent chez eux en Bosnie-Herzégovine montre que bien qu'il s'agisse d'une situation très particulière (parce que dramatique) le cadre conceptuel de Schütz s'y applique de façon pertinente, si on se permet quelques

variations. Les pistes d'interprétation qui ont été ouvertes ci-dessus ont permis de cerner pourquoi, même si ce n'est pas l'intention qui manque, près de la moitié des Bosniens déplacés pendant la guerre ne sont pas rentrés chez eux. La situation des déplacés au moment d'envisager le retour oscille entre le retour typique chez-soi et l'arrivée en terrain étranger. Ils rencontrent ainsi la difficulté typique du retour qu'est le décalage des perspectives, mais s'y ajoutent les difficultés provoquées par les bouleversements sociaux qu'a connus la Bosnie-Herzégovine. Au lieu de retrouver des groupes primaires avec lesquels il est malaisé de renouer, les bosniens ne peuvent parfois tout simplement pas reprendre les relations sociales précédentes parce que les interlocuteurs d'alors ont disparus ou sont partis. Cela arrive dans les cas de retour minoritaire principalement, retour marqué par les rapports distants avec le groupe ethnique majoritaire, dû à la typification de l'autre et l'encourageant encore plus. Le sentiment d'étrangeté est renforcé par ce qui a été qualifié de mémoricide (les éléments culturels distincts ont été détruits), auquel s'ajoutent de profonds changements du modèle culturel partagé par tous et toutes (urbanisation rapide, formation d'un nouveau pays divisé et à l'économie tendant vers le néolibéralisme). Ainsi, le sentiment d'étrangeté normal lors de tout retour et qui est supposé s'estomper avec le temps est dans une certaine mesure plus irréversible que passer. Devant le constat parfois anticipé, parfois vécu au moment-même du retour, que chez-soi ne sera jamais plus comme avant, certains font reposer leur appartenance sur la nationalité, se sentant plus chez eux avec « les leurs » que dans leur lieu d'origine. D'autres décident de privilégier une « vie normale » ailleurs, en gardant en tête un potentiel retour chez eux au moment de la retraite.

Le problème des perspectives interventionnistes se situe déjà dans la conception du chez-soi, qui doit être considéré comme un système de coordonnées à plusieurs dimensions plutôt que comme une simple donnée matérielle. Ajouter cette dimension aux obstacles au retour chez-soi habituellement pris en compte par les perspectives interventionnistes (celle du HCR en premier lieu) permet de mieux comprendre pourquoi les retours n'ont pas tous lieu, sans pour autant exclure l'importance des politiques les favorisant.

Bibliographie

Buttimer, Anne et David Seamon, *The human experience of space and place*, Croom Helm, London, 1980, 198 p.

Bozic, Gordana. « Reeducating the Hearts of Bosnian Students : An Essay on Some Aspects of Education in Bosnia and Herzegovina » dans *East European Politics and Societies*, 2006, vol. 20, no. 2, pp. 319-342.

Chaveneau-Lebrun, Emmanuelle. “Les personnes déplacées de Sarajevo, Hypothèques sur un retour » dans *Géographie et cultures*, no 38, 2001, pp. 103-124.

Eastmond, Marita. « Transnational Returns and Reconstruction in Post-war Bosnia and Herzegovina » dans *International MigrationI*, 2006, vol. 44, no.3, pp. 141-166.

Jansen, Stef. « The Privatisation of Home and Hope : Return, Reforms and the Foreign Intervention in Bosnia-Herzegovina » dans *Dialectical Anthropology*, 2006, vol. 30, pp. 177-199.

Jansen, Stef. « Troubled locationis : Return, the life course, and transformations of ‘home’ in Bosnia-Herzegovina » dans *Focaal, European Journal of Anthropology*, 2007, vol. 49, pp. 15-30.

O Thuathail, Gearoid et Carl Dahlman. “The ‘West Bank of the Drina’: land allocation and ethnic engineering in Republika Srpska” dans *Transactions of the Institute of British Geographers*, 2006, vol. 31, no. 3, pp. 304-322.

O Thuathail, Gearoid et Carl Dahlman. “The legacy of ethnic cleansing: The international community and the returns process in post-Dayton Bosnia-Herzegovina” dans *Political Geography*, 2005, vol. 24, pp. 569-599.

Robin-Hunter, Florence. « Le nettoyage ethnique en Bosnie-Herzégovine : buts atteints ? » dans *Revue géographique de l’Est*, tome 45, vol. 1, 2005, pp. 35-43.

Rosière, Stéphane. *Le nettoyage ethnique. Terreur et peuplement*, Ellipses, Paris, 2006, 297 p.

Schütz, Alfred. « L’étranger » dans *L’étranger*, Éditions Allia, Paris, 2003, 77 p.

Schütz, Alfred. « L’homme qui rentre au pays » dans *L’étranger*, Éditions Allia, Paris, 2003, 77 p.

Simmel, Georg. « Digressions sur l'étranger » [1908] dans Grafmeyer, Yves et Isaac Joseph, *L'école de Chicago*, Paris, Éditions du Champ urbain, 1979, pp. 53-60 (335p.)

UNHCR. « Taking Bosnia's temperature, 10 years after Dayton », 21 nov. 2005. En ligne : <<http://www.unhcr.org/news/NEWS/4381e6474.html>>

UNHCR. « Review of returns to Srebrenica. June 2005 », 5p.

UNHCR. « Bosnia and Herzegovina: Re-registration shows substantial drop in IDP numbers », 15 avril 2005. En ligne : <<http://www.unhcr.org/news/NEWS/425f9bc314.html>>

UNHCR. « Bosnia and Herzegovina welcomes over 1 million returnees », 21 sept. 2004. En ligne : <<http://www.unhcr.org/cgi-bin/texis/vtx/home/opendoc.htm?tbl=NEWS&id=414fffba4&page=news>>